Réveillez-vous!

J'AI TROUVÉ LA FOI EN DIEU DANS UN CAMP DE TRAVAIL RUSSE

L'étonnante aventure d'un Allemand à Vorkouta

Où vont les bébés qui meurent sans baptême ?

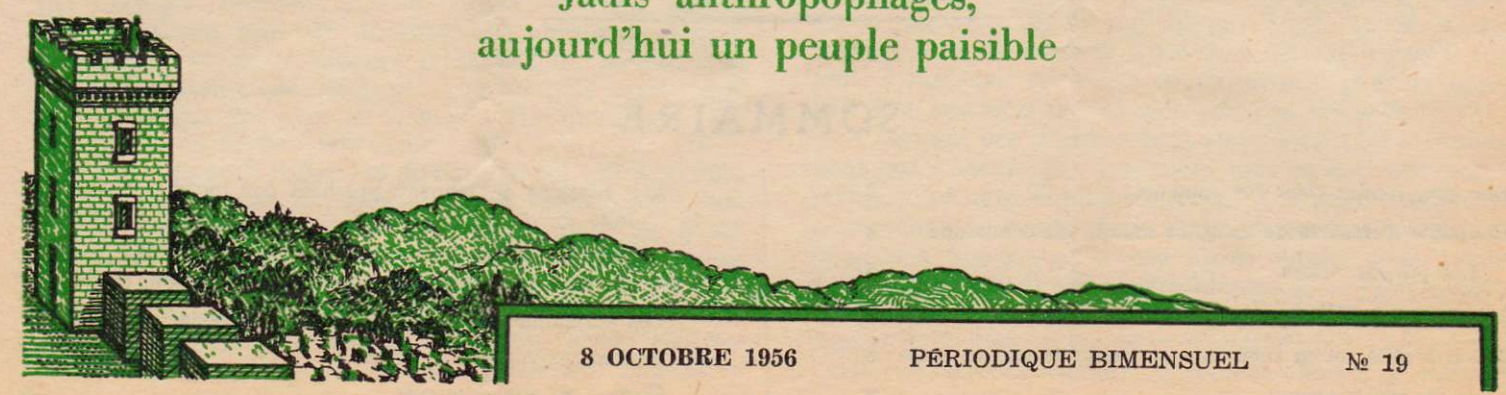
Une question qui angoisse de nombreux parents

Coupable d'effusion de sang, ce monde est condamné

Comment échapper à son sort ?

Les puissants Maoris de la Nouvelle-Zélande

Jadis anthropophages, aujourd'hui un peuple paisible



8 OCTOBRE 1956 PÉRIODIQUE BIMENSUEL № 19

LA MISSION DE CE PÉRIODIQUE

Les sources d'information capables de vous tenir en éveil devant les problèmes vitaux de notre époque doivent être affranchies de la censure et ne jamais servir des intérêts particuliers. « Réveillez-vous! » jouit d'une telle liberté. Il fait face aux réalités et publie librement les faits. Il n'est esclave d'aucune ambition ni obligation politiques et n'est pas asservi aux faiseurs de publicité dont la susceptibilité doit être ménagée. Les antiques traditions ne l'influencent pas. Pour vous parler sans contrainte, il garde son indépendance, mais n'en abuse pas et maintient son intégrité envers la vérité.

Ce périodique a recours aux agences d'information, mais ne dépend d'aucune. Il a des correspondants dans le monde entier et leurs reportages non censurés paraissent dans ses colonnes. Son point de vue est international. Imprimé en plusieurs langues, il est diffusé dans de nombreux pays et peut être lu par jeunes et vieux. Il traite de sujets variés tels que: Politique, commerce, religion, histoire, géographie, science, conditions sociales, merveilles de la nature, etc. On peut dire que son champ d'investigation est aussi vaste que la terre et aussi élevé que les cieux.

« Réveillez-vous! » s'engage à suivre des principes justes, à démasquer des ennemis cachés, à mettre en garde contre des périls insoupçonnés, à défendre la liberté de chacun, à consoler les affligés et à réconforter ceux que découragent les échecs répétés d'un monde inique. Il donne en outre l'espérance certaine de l'établissement d'un Monde Nouveau fondé sur la justice.

Familiarisez-vous avec ce périodique! Tenez-vous éveillé en lisant « Réveillez-vous! »

Périodique bimensuel

Imprimerie:

WATCH TOWER BIBLE & TRACT SOCIETY

117, Adams Street — Brooklyn 1, N. Y., U. S. A.

N. H. Knorr, Président — Grant Suiter, Secrétaire

Filiale en Suisse: 39, Allmendstrasse, Berne 22

Editeur pour la Suisse: ASSOCIATION DES TÉMOINS DE JÉHOVAH DE SUISSE

Rédacteur responsable: Alfred Rutimann

Tirage total 1 800 000 exemplaires

Le numéro 20 fr. en France, 2 fr. 50 en Belgique, 25 ct. en Suisse

Langues dans lesquelles ce périodique paraît:

Bimensuel — afrikaans, allemand, anglais, espagnol, finlandais, français, hollandais, italien, norvégien, suédois.

Mensuel — danois, grec, japonais, portugais, ukrainien.

Bureaux	Abonnement annuel Bimensuel	Mensuel
Amérique, U.S., 117, Adams St., Brooklyn 1, N.Y.	$ 1	$ 0.50
Belgique, 28, av. Gén. Eisenhower, Bruxelles 3	50 fr.	25 fr.
Canada, 150, Bridgeland Ave., Park Road P.O., Toronto 10, Ontario	$ 1	$ 0.50
France, Les Témoins de Jéhovah, 3, Villa Guibert, Paris 16e	350 fr.	175 fr.
Suisse, 39, Allmendstrasse, Berne 22	5 fr.	2 fr. 50

Awake! Semimonthly — French edition

Les versements devraient être faits au bureau de votre pays et cela en observant les prescriptions donnant toute garantie pour les payements. Berne accepte les versements des pays dans lesquels la Société n'a pas de bureau, mais seulement sous forme de mandat international. Les montants de l'abonnement dans divers pays sont mentionnés ci-contre dans la valeur monétaire locale.

Une communication pour abonnement venant à échéance sera faite avant la parution des deux derniers numéros de l'abonnement et cela au moyen d'une fiche de renouvellement.

Tout changement d'adresse parvenant à notre bureau entre en vigueur dans l'espace d'un mois. Veuillez nous faire parvenir l'ancienne et la nouvelle adresse.

Printed in Switzerland

SOMMAIRE

Sur quoi fondez-vous vos opinions? 3

Coupable d'effusion de sang, ce monde est condamné 4

Les purges russes 5

L'offensive contre l'ennemi public numéro un 6

J'ai trouvé la foi en Dieu dans un camp de travail russe 8

Je choisis le cachot 9

Les Témoins de Jéhovah prêchent par toute la terre
Inde 11

« Ta parole est la vérité »
Où vont les bébés qui meurent sans baptême? 12

Les puissants Maoris de la Nouvelle-Zélande 13

Connaissez-vous la réponse? 14

Coup d'œil sur le monde 15

Réveillez-vous!

« C'est l'heure de nous réveiller enfin. »
— Romains 13:11

Volume XXIV | Berne, 8 octobre 1956 | Numéro 19

Sur quoi fondez-vous vos opinions?

VOUS classez-vous parmi la catégorie des gens crédules, soit que vous soyez trop confiant, soit qu'il vous répugne de penser? Avez-vous tendance à ajouter foi à n'importe quelle déclaration, tout simplement parce qu'elle émane d'un homme de science, d'un médecin ou d'un ecclésiastique? Suivez-vous aveuglément des conducteurs, pourtant aveugles, tout simplement parce qu'ils prétendent être des conducteurs, sans vous inquiéter de savoir où ils vous conduisent?

Ou bien, faites-vous partie de l'autre camp, celui des sceptiques à outrance? Mettez-vous en doute tout ce que vous lisez et tout ce que vous entendez sous prétexte de ne pas vous laisser duper? Niez-vous qu'il soit possible à l'homme d'atteindre la vérité? A l'instar de l'agnostique convaincu, prétendez-vous que toute connaissance humaine est incertaine? Afin de paraître sage, recherchez-vous et exagérez-vous les défauts d'un raisonnement tout en passant sous silence ses points forts?

Que vous adoptiez l'une ou l'autre attitude, vous ne sauriez vous former des opinions justes. Pour parvenir à la vérité, il faut éviter et le scepticisme et la crédulité. Mieux vaut écouter calmement les dires d'autrui, sans se laisser influencer par ses propres sentiments ou par l'éloquence d'un beau parleur.

Même des experts peuvent se tromper. En effet, toutes les questions importantes font naître quantité d'avis très divergents. Or il est incontestable que certains de ces avis sont erronés. La plupart des physiciens, par exemple, estiment que la nature est régie par le hasard et non par une direction ou puissance divine. Cependant, un petit nombre n'est pas du même avis. Einstein notamment, déclara: « Je ne puis croire que Dieu joue aux dés avec le cosmos. » Manifestement, les deux groupes ne peuvent avoir raison.

Que se passe-t-il dans le domaine médical? Actuellement, la médecine psychosomatique, qui accorde une grande importance au rôle de l'esprit dans la santé physique, est de plus en plus en faveur. A en croire certains médecins, l'esprit est responsable de la majeure partie de nos maladies sinon de toutes. Par contre, d'autres prétendent que l'esprit n'y joue qu'un rôle insignifiant. Que dire aussi des méthodes contradictoires des allopathes, des homéopathes, des ostéopathes et des chiropraticiens? Tous ne peuvent cependant avoir raison!

Il en va de même en ce qui concerne l'art. Certains critiques s'extasient devant l'impressionnisme et d'autres « ismes » modernes, que ce soit en peinture, en sculpture ou en musique. D'autres n'hésitent pas à condamner les œuvres modernes comme des manifestations des névroses qui affligent l'humanité contemporaine. Ils se refusent à regarder ces œuvres comme le résultat d'aspirations vers la beauté ou des idéaux élevés. Encore une fois, ces deux points de vue opposés ne peuvent être justes.

Quand on veut connaître la vérité sur un sujet donné, il faut avoir bien soin de faire une distinction entre les faits et les opinions, particulièrement lorsque celui qui expose son point de vue cherche à s'exalter lui-même en dépréciant tous ceux qui ne pensent pas comme lui. Citons comme exemple de cette tactique, un article scientifique, faisant partie d'une série, traitant de l'origine de l'homme et publié dans le *Scientific American Reader*. Voici ce qu'affirme l'auteur de cet article: « Pour autant que je sache, aucun homme de science éminent ne prétendrait aujourd'hui que l'homme est une création spéciale. » Cette affirmation met en doute les capacités de tout savant qui croit le récit biblique selon lequel Dieu est le Créateur de l'homme. Toutefois, on aurait tort de se laisser impressionner outre mesure par une telle déclaration car elle serait extrêmement difficile à prouver. De plus, tout dépend de ce que son auteur entend par « homme de science éminent » et du nombre d'hommes de science qu'il connaît. Pour être vraiment convaincante, pareille déclaration a besoin d'être étayée par des preuves.

Pourquoi ces preuves font-elles défaut? La réponse nous est fournie par un autre auteur écrivant sur le même sujet dans le même ouvrage à la page précédente. Nous citons: « Année après année, leurs os s'accumulent dans nos musées et année après année nous trions, nous classifions et nous réfléchissons », — pour essayer de découvrir les ancêtres de l'homme. Mais pourquoi faut-il tant trier, classifier et réfléchir? Parce qu'en l'absence de faits, certains se voient obligés de recourir

aux conjectures. Et pourtant, ils dénigrent ceux qui ne se laissent pas impressionner par leurs conjectures!

Il ne faut pas non plus permettre au poids de l'opinion érudite de nous asservir ou de faire de nous des hypocrites. Pourquoi craindre d'avouer que l'on aime la musique populaire parce que certains la considèrent comme peu intellectuelle? Pourquoi affecter de goûter un certain morceau simplement parce qu'il est dit classique? La musique populaire est souvent réellement belle, d'ailleurs bon nombre de grands compositeurs s'en sont inspirés. Par contre, la musique sérieuse manque parfois de charme ou est ennuyeuse, certains morceaux modernes relevant davantage de la cacophonie.

Mais c'est surtout dans le domaine religieux qu'il est nécessaire de faire preuve d'un jugement sain. Si nous sommes convaincus que Dieu existe et que sa Parole est la vérité, nous devons fonder toutes nos opinions sur cette conviction. Il arrive souvent qu'une personne de bonne volonté, après avoir entendu un témoin de Jéhovah expliquer des vérités bibliques, interroge son curé ou son pasteur sur le même sujet. Mais généralement, au lieu d'appuyer ses réponses sur les Ecritures, les faits connus et un raisonnement probant, l'ecclésiastique essaye de déprécier les dires du témoin de Jéhovah en faisant remarquer que celui-ci n'a pas suivi les cours d'un séminaire. Toutefois, il est permis de demander pourquoi, si une telle instruction assure une compréhension juste de la Bible, les séminaires enseignent des doctrines contradictoires.

Il en allait de même aux jours de Jésus. Aux huissiers, impressionnés par la prédication du Christ, les pharisiens demandèrent d'un ton méprisant: « Est-ce que vous aussi, vous avez été séduits? Y a-t-il quelqu'un des chefs ou des pharisiens qui ait cru en lui? » Jean déclare ailleurs que « même parmi les chefs, plusieurs crurent en lui; mais, à cause des pharisiens, ils n'en faisaient pas l'aveu ». Quelle folie! N'imitez pas de tels hommes. Ne vous laissez pas détourner de ce que vous savez être la vérité par le qu'en dira-t-on. Raisonnez, pesez calmement les faits, puis formez votre opinion. — Jean 7:47, 48; 12:42.

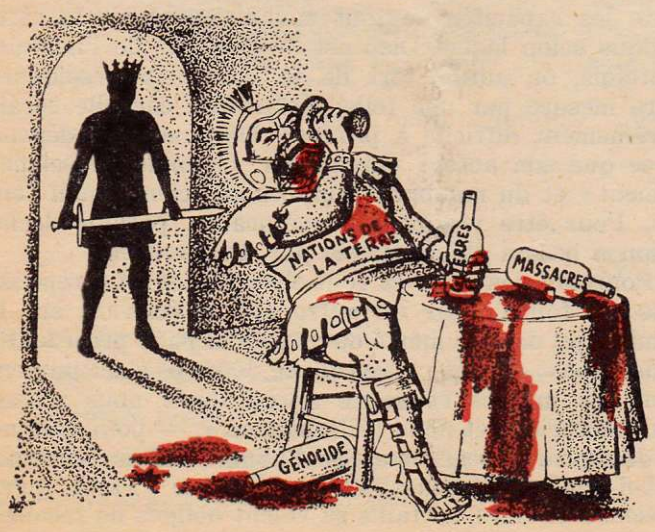
COUPABLE d'effusion de sang

ce monde est condamné

Pourquoi, quand et comment, le sang injustement versé sera-t-il vengé? Comment éviter de partager la culpabilité de ceux qui ont inondé la terre de sang? Seule une action positive de votre part vous protégera.

SELON les statistiques de la police fédérale des Etats-Unis, au cours des six premiers mois de l'année 1953, un meurtre se commettait dans ce pays « toutes les 40,3 minutes ». Durant la même période, rien que dans la ville de New-York, un assassinat avait lieu « toutes les vingt-quatre heures ».

Toutefois, la quantité de sang répandue par ces crimes est infinitésimale comparée à celle qu'ont fait couler les accidents d'automobile et d'autres accidents. Aux Etats-Unis, le nombre de morts du fait de toutes les guerres livrées sur le sol américain est inférieur au nombre de tués sur les routes. Quant aux blessés, les automobiles ont fait bien plus de victimes que la guerre la plus sanglante.



Quatre mille quatre cent trente-cinq Américains perdirent la vie au cours de la révolution américaine qui dura huit ans. En 1955, toujours aux Etats-Unis, tous les 43 jours il mourait un plus grand nombre de personnes encore, suite à des accidents de la circulation. La guerre de 1812, qui dura trois ans, fit 2260 morts et la guerre mexicaine 13 283, dans le camp américain. Mais l'année dernière, les accidents de la route firent autant de victimes sur une durée de cinq mois seulement. Toutes les guerres auxquelles les Etats-Unis prirent part de 1775 à 1955, coûtèrent la vie à 1 130 393 Américains. Mais entre 1900 et 1955, 1 149 414 Américains moururent suite à des accidents d'automobile. L'humanité sera appelée à rendre compte au Juge suprême de l'univers, Jéhovah Dieu, le Donateur de la vie, de cette épouvantable effusion de sang. — *U. S. News & World Report* du 3 février 1956.

Ce bain de sang ne représente pourtant qu'une petite goutte à côté des flots qui ont coulé au cours des milliers de guerres, des croisades et des persécutions religieuses qui eurent lieu avant 1914. Et depuis cette

date, il a été versé plus de sang que jamais auparavant, non seulement du fait de crimes et d'accidents, mais du fait des deux plus grands massacres de l'Histoire: les Première et Seconde Guerres mondiales. A l'heure actuelle, les nations se préparent pour un troisième conflit universel qui promet d'être plus meurtrier encore, car à présent le monde dispose d'armes nucléaires pour la destruction massive.

Les deux camps qui ont pris part à ces affreuses tueries, avancent divers arguments pour essayer de se disculper, mais Dieu est leur juge. Ceux qui ont accordé leur appui moral et matériel à ces guerres portent une aussi grande responsabilité que ceux qui y ont participé directement. Le Dieu de justice rend tous les humains responsables du sang qui a inondé la terre. Personne ne peut se soustraire à ce jugement.

La religion est loin d'être innocente car en temps de guerre les conducteurs religieux des nations belligérantes, même le clergé de la chrétienté, invoquent le ciel pour qu'il bénisse les forces militaires de leurs pays respectifs. Le 1er avril 1939, Eugène Pacelli, le pape actuelle, adressa au général Franco un message télégraphique le félicitant de la « victoire catholique désirée », victoire qui avait pourtant coûté la vie à 1 200 000 hommes, femmes et enfants, pour la plupart des catholiques.

Lorsque Adolf Hitler fit son entrée triomphale en Autriche en mars 1938, à l'occasion de l'*Anschluss*, le cardinal Innitzer fut un des premiers qui le visita et lui rendit hommage. Il ne se contenta pas de saluer Hitler dans un message écrit de sa propre main et d'écrire au cardinal Bertram de Breslau que la hiérarchie catholique d'Autriche coopérerait pleinement avec le führer, mais il fit hisser le drapeau à la croix gammée sur la cathédrale de Vienne.

La suite des événements est connue de tous. Ce même Hitler à qui le cardinal avait accordé sa bénédiction, plongea le monde dans la guerre la plus meurtrière qu'il eût jamais connue. Il ordonna l'extermination de plus de cinq millions de Juifs dans des camps de concentration sur lesquels ses S. S. régnaient en maîtres. Plus de dix mille témoins de Jéhovah furent également jetés dans ces camps où un grand nombre périt dans les chambres à gaz. D'autres furent décapités, fusillés ou pendus et cela uniquement parce qu'ils restaient intransigeants dans leur adoration du Très-Haut. Huit mille seulement survécurent. C'est pourquoi les paroles prophétiques suivantes adressées à la Jérusalem infidèle s'appliquent également à la chrétienté moderne: « Jusque sur les pans de ton habit se trouve le sang de pauvres innocents. » — Jérémie 2: 34.

Les purges russes

Le régime communiste, fort de la bénédiction du clergé de l'Eglise orthodoxe russe, marcha sur les traces de l'écœurant régime sanguinaire d'Hitler. Selon des rapports dignes de foi, lors de la mise en vigueur en Russie de la collectivisation des terres, 10 000 000 de paysans moururent de faim, furent déportés dans des camps de travail forcé, ou même massacrés. Les purges staliniennes de 1936 à 1938 scandalisèrent le monde civilisé.

Vladimir Pétrov, ancien agent de l'Union soviétique en Australie, parlant des purges effectuées en Europe et en Asie par le gouvernement russe, déclara: « En ma qualité d'officier du N. K. V. D. [police secrête] à Moscou en 1936, 1937 et 1938, je fus témoin du règne de terreur le plus affreux qu'un gouvernement moderne ait jamais imposé à son peuple, d'un bain de sang d'une barbarie presque incroyable. J'estime qu'au cours de ce cauchemar, deux millions de citoyens soviétiques furent fusillés sans procès préalable, sans que les accusations — d'ailleurs stéréotypées — formulées contre eux, fussent même examinées. A la lumière des principes de la justice et du droit, un carnage aussi horrible était de la pure folie. (...) De telles épurations faisaient partie d'une politique impitoyable qui ne connaissait qu'une seule loi: supprimer tous les obstacles et toutes les oppositions. »

Pétrov poursuivit: « Je transmettais à toutes les parties de l'Union soviétique des messages de ce genre: « Au N. K. V. D., Frunz, République Kirghiz: Vous êtes » chargé de faire disparaître 10 000 ennemis du peuple. » Faites connaître résultat — Yézof. » La réponse claslique était: « En réponse à votre communication du —, » les ennemis suivants du peuple soviétique ont été » fusillés. » Pétrov raconta que l'on travaillait « nuit et jour pour essayer de se maintenir à jour avec ces exécutions en masse » et d'atteindre les normes imposées. « Le quartier général du N. K. V. D. à Moscou fixait les normes pour chaque région et chaque ville, dit-il. Je me souviens notamment d'un ordre transmis à la ville de Sverdlovsk pour l'exécution de 15 000 « ennemis du peuple ». » Généralement, les victimes étaient fusillées ou jetées dans le puits d'une mine désaffectée, ces méthodes étant jugées les plus expéditives.

On découvrit dans la forêt de Katyn, un charnier contenant les cadavres de 15 400 officiers et intellectuels polonais massacrés pendant l'occupation de cette région par les Russes en 1940. Dans son numéro du 20 février 1956, le *New York Times*, parlant non pas de Staline mais de Khrouchtchev, de Malenkov, de Mikoïan et de Boulganine, les dirigeants soviétiques actuels, déclara: « Les hommes qui, à présent, condamnent Staline, ont été formés par lui, et leurs mains sont aussi souillées que les siennes du sang de millions d'innocents. »

Des milliers de témoins de Jéhovah languissent à l'heure actuelle dans les prisons communistes. Beaucoup d'autres ont été tués parce qu'ils refusaient de renier leur foi en Jéhovah Dieu. La voix du sang de ceux qui ont perdu leur vie en rendant fidèlement témoignage au nom et à la bonté du Tout-Puissant crie à Dieu qui l'entend et déclare: « La voix du sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi. » Ailleurs, la Parole inspirée de Dieu parle de telles victimes en ces termes: « Je vis sous l'autel les âmes de ceux qui avaient été immolés à cause de la parole de Dieu et à cause du témoignage qu'ils avaient rendu. Ils crièrent d'une voix forte, en disant: Jusques à quand, Maître saint et véritable, tardes-tu à juger, et à tirer vengeance de notre sang sur les habitants de la terre? » Bientôt Dieu répondra à ces cris et, à la bataille d'Harmaguédon, le combat du grand jour du Dieu tout-puissant, toutes les nations coupables de pareils crimes les paieront de leur propre vie. — Genèse 4: 10; Apocalypse 6: 9, 10.

La culpabilité du monde occidental

Toutefois, les Russes ne sont pas seuls en cause. Devant Dieu, toutes les nations sont coupables d'effusion de sang. L'auteur du livre *The U. N. Record*, déclare: « L'idée dominante de la conférence de Yalta

fut exprimée par Roosevelt quand il affirma qu'après avoir vu la dévastation causée par les Allemands en Crimée, il était « avide de sang ». (...) A la conférence de Téhéran, qui avait eu lieu un peu plus d'une année auparavant, Churchill s'était indigné quand Staline avait suggéré de faire fusiller 50 000 officiers allemands et quand Roosevelt avait proposé, avec un humour douteux, de couper la poire en deux et de n'en faire fusiller que 49 500. A Yalta, Roosevelt parlait cependant sérieusement lorsqu'il exprima l'espoir que Staline porterait de nouveau un toast à l'exécution de 50 000 officiers allemands. »

Le même auteur poursuit: « Un champion dans l'« art » de l'extermination tel que Gengis-khan, aurait certes pâli de jalousie en entendant Churchill et Staline convenir que le seul moyen de résoudre le problème consistant à caser les cinq ou six millions de réfugiés des régions enlevées à l'Allemagne dans ce qui restait de ce pays, serait de tuer plus d'Allemands encore. « Nous en avons déjà supprimé cinq ou six mil- » lions, déclara Churchill, et probablement avant la fin » de la guerre nous en aurons encore tué un million. » « Ou deux », renchérit Staline. »

La nuit du 13 février 1945, deux jours après la conférence de Yalta, 2000 bombardiers lourds, anglais et américains, larguèrent leurs bombes sur Dresde, qui hébergeait à l'époque de nombreux réfugiés de l'est et de l'ouest. Cette ville de musées, d'églises et d'hôpitaux, ne contenait aucune installation militaire importante. Les observateurs suisses et autres estimèrent que 100 000 hommes, femmes et enfants perdirent la vie dans ce bombardement. Ce chiffre nous rappelle Hiroshima et Nagasaki, ces villes sur lesquelles des appareils américains lâchèrent les premières bombes atomiques, laissant derrière eux une désolation affreuse et également 100 000 morts.

Dans son rapport sur la conférence de San Francisco, M. Stettinius attira l'attention du président Truman sur le fait que « quelque quarante millions d'êtres humains, militaires et civils » avaient été tués au cours de deux guerres s'étendant sur dix années. La guerre de Corée coûta aux Etats-Unis 33 417 vies humaines. Quant au camp opposé, John Foster Dulles, secrétaire d'Etat américain, déclara: « L'armée de la Corée du Nord est virtuellement anéantie. L'armée chinoise et celle des communistes coréens ont perdu ensemble environ 2 000 000 d'hommes. Des 10 000 000 d'habitants de la Corée du Nord, un sur trois est mort suite aux ravages de la guerre et aux privations inhumaines que leurs dirigeants leur ont imposées. »

Dans d'autres régions du globe, la soif du pouvoir continue à abreuver la terre de sang comme en témoignent les émeutes en Inde et en Afrique et la guerre civile en Argentine. A partir de janvier 1954, une vague de meurtres déferla sur la Colombie où plus de cent personnes furent assassinées en moins de six mois. Rien que dans un petit bourg qui ne comporte que deux rues et ne compte que 5200 habitants, douze meurtres furent commis en six semaines. Dans les environs, vingt autres personnes furent tuées, plusieurs par décapitation. — *Time*, 18 janvier 1954.

Que les nations et les organisations de ce monde qui n'éprouvent aucun sentiment de culpabilité, se souviennent que Dieu est leur juge! Pendant des siècles, les hommes ont versé le sang innocent et dissimulé leurs actes infâmes. Mais le temps est venu pour Jéhovah de dévoiler l'iniquité. Le prophète Esaïe l'a prédit en ces termes: « Car voici, l'Eternel sort de sa demeure, pour punir les crimes des habitants de la terre; et la terre mettra le sang à nu, elle ne couvrira plus les meurtres. » — Esaïe 26: 21.

Ceux qui désirent survivre à la vengeance divine qui s'exercera à la bataille d'Harmaguédon, doivent fuir sans tarder l'actuel ordre de choses et se réfugier dans l'organisation théocratique chrétienne. Ils doivent reconnaître devant Dieu leur part de culpabilité en ce qui concerne l'effusion de sang et invoquer sa miséricorde par l'intermédiaire de son grand Souverain Sacrificateur, Jésus-Christ, qui fournit la rançon en faveur de toute l'humanité. Ensuite, ils doivent prouver la sincérité de leur repentir en restant dans le lieu de refuge que représentent les dispositions divines et l'organisation théocratique.

Si vous voulez éviter d'être détruit avec ceux qui sont coupables d'effusion de sang, joignez-vous aux milliers de personnes qui se réfugient dans l'organisation divine, dans la société du Monde Nouveau. Peut-être alors « serez-vous épargnés au jour de la colère de l'Eternel » afin de jouir de la vie sur une nouvelle terre édénique. — Sophonie 2: 1–3.

L'OFFENSIVE CONTRE L'ENNEMI PUBLIC NUMERO UN

De notre correspondant à l'île Maurice

MAURICE, petite île de l'océan Indien, à l'est de Madagascar, n'a ni lions, ni serpents venimeux. Cependant, jusqu'à il y a une dizaine d'années, un assassin nocturne insaisissable, bien moins spectaculaire, faisait plus de victimes que ne le font habituellement les lions, les serpents, les automobiles et les guerres réunis. En effet, cet assassin était responsable de 23 pour cent de la mortalité dans l'île, ce qui lui valut la réputation d'ennemi public numéro un. Il s'agissait du propagateur d'un fléau redoutable: la malaria. Arriverait-on à identifier ce criminel, et plus important encore, à l'acculer et à le supprimer?

Voyons d'abord comment se contracte la malaria. Tout comme le gui, ce parasite qui s'attache au pom-

mier et se nourrit aux dépens de son hôte, les hématozaires du paludisme ou malaria, envahissent le sang, s'attachent aux globules rouges, s'en nourrissent et finissent par les détruire. Ces micro-organismes sont transmis des gens malades aux gens sains par l'intermédiaire de certains moustiques.

En cherchant à assouvir sa soif de sang, le moustique pique une personne atteinte de la malaria, suce son sang et contracte la maladie. Le parasite se développe dans le corps de l'insecte et une dizaine de jours plus tard, celui-ci est capable de le communiquer à d'autres personnes, complétant ainsi un cercle vicieux. Les parasites, qui cherchent un hôte permanent, pénètrent dans les globules rouges dont ils se nourrissent en continuant à proliférer. Ils provoquent une fièvre intermittente et un affaiblissement progressif de l'organisme.

Dans des circonstances favorables — après de fortes pluies par exemple — quelques jours suffisent pour faire pulluler les moustiques par millions. Ils propagent alors l'impitoyable parasite malarien, minant la santé et mettant en danger la vie même d'innombrables personnes.

L'offensive contre l'assassin

En 1948, une équipe de savants se mit à étudier les mœurs des moustiques. Ces recherches, qui faisaient partie d'une campagne en vue de combattre cet ennemi insidieux, visaient surtout à identifier le porteur du parasite malarien et ensuite à mobiliser tous les moyens possibles pour l'exterminer. Les principaux suspects étaient deux moustiques anophèles, le *funestus* et le *gambiae*. Bien que les deux espèces se développent dans les marais et les eaux stagnantes, on remarqua que la première entre dans les habitations au crépuscule, se repaît de sang humain, puis se pose sur un mur ou un plafond pour digérer son repas. Le *gambiae* lui, préfère les étables, cependant on le trouve quelquefois à l'intérieur des maisons.

Le principal moyen de lutte consistait à passer au vaporisateur les surfaces susceptibles d'attirer les moustiques, avec un insecticide mortel, généralement le D.D.T. On traita de la sorte, non seulement les maisons, mais également les églises, temples, entrepôts, ateliers, étables, etc. Des équipes d'hommes munis de pulvérisateurs actionnés soit par moteur, soit à la main, travaillèrent sans relâche en ayant soin de n'oublier aucun bâtiment dans la région qui leur avait été désignée. D'autres hommes tenaient soigneusement compte des résultats qui, surtout au début, n'étaient rien moins que sensationnels. Les Mauriciens étaient véritablement enchantés de pouvoir ramasser jour après jour des quantités de moustiques morts et agonisants.

En trois ans, le moustique *funestus*, soupçonné d'être le principal porteur du parasite malarien, et qui auparavant pullulait dans l'île, fut complètement exterminé, une réalisation vraiment remarquable! Le taux de la mortalité due à la malaria accusa une régression considérable. Evidemment, l'habitude qu'avait ce moustique de se poser sur les murs des habitations, contribua pour une grande part au succès de la campagne menée contre lui.

Le deuxième suspect, le *gambiae*, ayant des mœurs différentes, survécut à la grande offensive de pulvérisation. En réalité, ce moustique préfère le sang bovin et généralement reste dehors après avoir soupé. C'est ainsi qu'un grand nombre de *gambiae* échappèrent à la mort.

Il fut décidé de poursuivre l'offensive en privant ce moustique des endroits qui lui servent de milieu de développement. A cette fin, on entreprit l'assèchement des marais. En outre, on procéda au pétrolage de l'eau afin d'étouffer l'insecte et à des pulvérisations de D.D.T. afin de le paralyser. Ces expériences, qui eurent lieu dans une région délimitée, réussirent, et permirent de faire une constatation remarquable. Ailleurs dans l'île, le moustique *gambiae* pullulait comme auparavant, sans cependant communiquer la malaria aux humains. De plus, comme on connaissait la prédilection marquée du *gambiae* pour les bêtes, on commença à avoir des doutes sur sa culpabilité. C'est pourquoi, on finit par abandonner la campagne menée contre lui.

Un peu plus tard, la Commission d'hygiène put annoncer le succès des mesures adoptées, déclarant que l'on avait virtuellement supprimé la malaria et pour ainsi dire mis fin à sa propagation.

Certains se demanderont peut-être pourquoi l'extermination d'une seule espèce de moustiques pouvait avoir tant d'importance. La réponse à cette question est simple. Pour que la maladie puisse se transmettre d'un humain à l'autre, il est indispensable au parasite malarien de trouver un moustique dont l'organisme favorise son développement pendant environ dix jours. Le *funestus* remplit toutes les conditions requises. Depuis sa disparition de l'île, bien que de nombreux humains portent encore le parasite dans leur sang, la propagation de la maladie a été interrompue. Le cycle homme-moustique-homme a été rompu.

Mesures préventives

Tout comme de nombreuses localités ont un service de pompiers pour prévenir et combattre l'incendie, l'île Maurice maintient un service antimalarien extrêmement vigilant. La présence de tant de porteurs humains du parasite représente encore un grand danger. C'est pourquoi tout cas suspect est soigneusement examiné et toute personne réellement atteinte de malaria est soumise à un traitement. De plus, on suppose que dans certaines conditions favorables, le moustique *gambiae* est également capable de transmettre la maladie. Par conséquent, la pulvérisation des habitations, le pétrolage des eaux et l'assèchement des terres marécageuses se poursuivent à une échelle réduite. On redouble de précautions aux environs du port et de l'aérodrome, les deux endroits par où les moustiques sont susceptibles d'entrer dans l'île. Lorsque des cas isolés de malaria se déclarent, le service antimalarien entre immédiatement en action, utilisant tous les moyens à sa disposition: pulvérisations, insecticides, larvicides, etc.

Le taux de la mortalité due à la malaria est passé de 3534 décès en 1945 à 27 en 1954, résultat qui permet d'affirmer que l'on est parvenu à maîtriser cette maladie. On a réussi à acculer et à exterminer le moustique *funestus*, qui propageait la malaria et constituait l'ennemi public numéro un de l'île Maurice. Cette réalisation remarquable fournit un petit exemple de ce que les hommes peuvent accomplir lorsqu'ils coordonnent leurs efforts, comme ils le feront toujours sous la direction de Dieu dans le monde nouveau.

J'ai trouvé la foi en Dieu dans un camp de travail russe

L'auteur de l'article ci-dessous passa plus de cinq ans à Vorkouta, le plus redoutable camp arctique russe, d'où il fut libéré en août 1955. La description de sa vie dans ce camp et le récit des tribulations d'un co-détenu, témoin de Jéhovah, sont des plus passionnants. Cet ex-bagnard affirme qu'environ 1800 prisonniers des divers camps de Vorkouta étaient des témoins de Jéhovah, persécutés pour leur foi en Dieu par l'infâme régime communiste.

Le récit d'un Allemand rapatrié

C'ÉTAIT la veille de la Noël 1954! Je pensais à ma famille, et sans doute la plupart de mes compagnons songeaient avec nostalgie à leur foyer. Mais, prisonniers dans le redoutable camp de travail forcé de Vorkouta, nous étions tous bien loin de chez nous. En effet, ce camp sibérien est situé à environ quatre-vingts kilomètres seulement de l'océan arctique.

Mon équipe d'une trentaine d'hommes, était composée de Lithuaniens, de Lettons, d'Esthoniens, de Russes, d'Ukrainiens, de Polonais, de Roumains, de Japonais et d'Allemands. Bien que parlant des langues différentes, tous partageaient la même haine profonde du communisme. Et pour cause! Ce régime, ne leur avait-il pas ravi tout ce qu'ils possédaient de cher et de sacré? Ne les avait-il pas réduits en esclavage dans cette toundra septentrionale aride où ils traînaient une misérable existence dans les sombres mines de charbon?

Pour nous, la veille de la Noël était un jour comme les autres. Le cri courroucé du gardien fit avancer mon équipe pour l'appel, mais un coup de sifflet aigu l'arrêta brusquement. Quelque chose n'allait pas. « Où est le trente-deuxième homme? » hurla le garde-chiourme. « Je ne sais pas », répondis-je. Irrité, il brandit sous mon nez la fiche de travail selon laquelle trente-deux ouvriers m'étaient affectés. Les hommes s'agitèrent visiblement car ce contretemps pouvait entraîner des heures de contrôle rigoureux, perspective peu séduisante lorsqu'il faut attendre dehors par une température de plus de 40 degrés au-dessous de zéro.

Comme je me demandais qui pouvait être le travailleur manquant, un soldat nous apporta la réponse. Un jeune Ukrainien venait d'être jeté au cachot pour avoir refusé de travailler. La correction appropriée fut apportée à la fiche de travail et l'équipe se dirigea vers la mine. J'étais inquiet. Ce jeune Ukrainien était un bon travailleur et consciencieux; sans lui, je ne voyais pas la possibilité d'atteindre notre « norme » car l'homme qui le remplaçait était novice. Nous avons eu beau nous échiner comme des bêtes de somme, la perte de ce bon ouvrier et quelques accidents, nous valurent de ne réaliser que 68 pour cent de la norme imposée, — un très piètre résultat. Lorsque le surveillant vit notre rapport, il lâcha une volée de jurons à faire fondre la calotte glaciaire. Il était prêt à arrêter toute l'équipe pour sabotage, mais se ravisant, il décida de soumettre l'affaire au chef de service le lendemain, jour de Noël. Allongé sur ma couchette, je pensais encore au jeune Ukrainien, me demandant pourquoi il avait refusé de travailler. Autour de moi, mes compagnons d'infortune dormaient d'un sommeil de plomb. Leur respiration bruyante, leurs ronflements et l'odeur fétide, m'empêchaient de dormir. Je m'assis pour mieux regarder autour de moi.

Quel spectacle navrant! Aucun de ces hommes, dont l'âge variait entre 17 et 70 ans, et qui purgeaient tous des peines de 20 à 25 ans, ne savait exactement pourquoi il était là. Moi-même, condamné à vingt-cinq ans de travaux forcés, j'avais passé dix-huit mois dans la prison Loubjanka de Moscou et cinq déjà à Vorkouta. Finalement, l'esprit accablé de pensées lugubres, je sombrai dans le sommeil.

Le lendemain matin, voulant savoir pourquoi le jeune Ukrainien avait été arrêté, je me rendis chez l'administrateur du camp, un colonel caucasien. Celui-ci m'expliqua que l'affaire n'était plus de son ressort et que je devais aller voir le commandant du camp à midi. C'était là une mauvaise nouvelle, car tomber entre les mains de ce commandant équivalait presque à une sentence de mort.

Je me précipitai vers le baraquement du jeune ouvrier pour essayer de savoir quelque chose, et là un vieux Roumain me renseigna volontiers. « Le jeune Ukrainien dont vous parlez, dit-il, en me regardant franchement, est un témoin de Jéhovah. » « Oui? répondis-je, mais éclairez-moi davantage. » Mon interlocuteur poursuivit: « Il possédait une Bible et les gardes la lui ont enlevé. Le jeune homme refusa de travailler aussi longtemps qu'on ne lui rendrait pas sa Bible. Deux soldats l'ont conduit au cachot. » « Mais n'avez-vous pas mis ce garçon au courant des conséquences de sa témérité? demandai-je. Ne sait-il pas que sept jours de cachot en plein hiver, c'est la mort certaine? » Le vieillard fit un signe de tête affirmatif. « Il est au courant, dit-il, mais il possède la foi. C'est pourquoi il est ici d'ailleurs. Il survivra à ses sept jours de cachot; son Dieu ne l'abandonnera pas. » Je quittai vivement le baraquement, intrigué et troublé par l'attitude du vieux Roumain. « Quelle drôle de façon de réagir devant une situation aussi grave », pensai-je.

L'idée d'un entretien avec le commandant du camp ne me souriait guère, mais j'étais résolu à aider le jeune Ukrainien parce que j'avais besoin de lui dans mon équipe. Sans lui, j'étais certain de finir moi-même au cachot pour n'avoir pas réalisé la norme de travail. A midi, je me trouvais devant le commandant dont le regard semblait vouloir me transperser. Pendant un moment qui me parut une éternité, il me dévisagea ainsi sans rien dire, puis, tout à coup, il se répandit en injures. « Sale cochon de capitaliste! hurla-t-il. Maudit chien! Tu essayes de venir en aide à cette canaille

cléricale. » Je m'efforçait de le convaincre que j'avais besoin du jeune homme dans l'intérêt du travail, mais il ne cessa de m'accabler d'injures. Je quittai précipitamment son bureau.

Je choisis le cachot

De retour dans mon baraquement, je mis mes affaires en ordre et confiai ma montre et le peu d'argent que je possédais à un ami, lui disant que je n'avais pas l'intention de me rendre au travail et que vraisemblablement je serais mis au cachot moi aussi. Un peu plus tard, on vint me mettre les menottes et on me conduisit à la chambre numéro 4. Là, je passai l'heure la plus dure de ma vie. Quand je repris connaissance, j'étais au cachot, le bras droit dans le plâtre. Sans doute l'avait-on cassé. Il m'était impossible de me lever du plancher où je gisais dans mes sous-vêtements. Il faisait un froid atroce.

Un matin, très tôt, on amena dans ma cellule un autre prisonnier aux mains et au visage ensanglantés et on me transféra à la cellule 22. Là, dans un coin, se trouvait le jeune Ukrainien, également en sous-vêtements. Pendant quelques secondes, nous nous regardâmes, puis il étendit le bras et me dit de m'asseoir. Je lui racontai tout ce qui était arrivé. Il me prit la main et la serra dans la sienne. « Quelle façon touchante de me remercier », pensait-je. A six heures, on nous apporta notre maigre pitance qui consistait en 400 grammes de pain et un litre d'eau. Mon jeune compagnon voulut me donner son pain, mais je refusai. Pendant que je le regardais, les paroles du vieux Roumain me revinrent à l'esprit: « Ce garçon possède une foi pour laquelle il est prêt à mourir s'il le faut. » Je sentais cette foi en lui, et dès ce moment, elle devint le sujet de toutes nos conversations. Je demandai à mon compagnon de cellule de me raconter pourquoi il était en prison. Voici son histoire telle qu'il me la relata.

L'histoire du jeune Ukrainien

« Je naquis à une époque de grande disette dans l'Ukraine. Mon père, un médecin de campagne, était tellement occupé que nous pensions souvent qu'il avait oublié notre existence. Ma sœur naquit deux ans après moi. Notre enfance fut assez insouciante.

« Puis survint la guerre. Le soir, nous avions l'habitude de nous réunir tous les quatre dans le petit salon pour écouter Papa nous lire des passages de la Bible. Un jour cependant, il reçut l'ordre de rejoindre l'armée rouge. Il nous quitta, apparemment pour rallier son unité, en nous disant affectueusement au revoir. Mais le lendemain, des soldats vinrent entourer la maison et un officier accompagné de quatre miliciens y entrèrent; ils demandèrent où se trouvait notre père. Maman se mit à pleurer, leur assurant qu'il était parti pour l'armée. Après leur départ, elle paraissait très inquiète. Une nuit, comme il me semblait entendre du bruit, je regardai par la fenêtre et je vis Maman sortir d'une fosse que nous avions creusée dans le jardin. Elle la recouvrit de planches, jeta dessus des fagots et rentra à la maison.

« Une heure plus tard environ, je résolus de satisfaire ma curiosité. J'allai au jardin muni d'une lanterne d'écurie et je dégageai l'entrée de la fosse. J'y vis mon père enveloppé de couvertures. Il me regarda et me dit doucement: « N'aie pas peur, mon petit. Viens près de moi. » Je descendis auprès de lui et il me serra dans ses bras. Il m'expliqua pourquoi il se cachait de la sorte, déclarant que sa foi en Dieu l'empêchait d'être soldat. Il ajouta que si je voulais, je pouvais venir le voir chaque nuit à la même heure; il me lirait un passage de la Bible et m'instruirait sur les témoins de Jéhovah. Je le quittai tendrement en promettant de revenir la nuit suivante.

« Chaque nuit, j'allais le voir et malgré mon jeune âge, je devins un serviteur dévoué de Dieu, un témoin de Jéhovah. Nos entrevues nocturnes étaient heureuses, mais hélas! ce bonheur ne dura guère. Une quinzaine de jours plus tard, des soldats revinrent à la maison, se dirigèrent directement vers la fosse et arrêtèrent mon père ainsi que ma mère. Ma sœur et moi avons pleuré amèrement de les voir emmener.

« Le lendemain, Maman revint à la maison mais Papa fut envoyé à Minsk pour y travailler comme médecin civil à l'hôpital militaire. Les mois de guerre passèrent assez rapidement. Lorsque l'armée rouge battit en retraite devant l'offensive allemande, notre village tomba aux mains des envahisseurs. Ma mère et ma sœur furent déportées en Allemagne pour y travailler. Quand la machine de guerre hitlérienne s'effondra, mettant fin aux hostilités, nous apprîmes que mon père était toujours à Minsk.

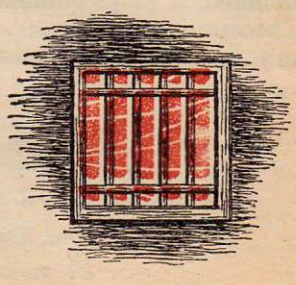
« Deux ans après la fin de la guerre — j'avais alors seize ans — j'allais à Smolensk pour apprendre un métier. J'habitais un foyer pour étudiants et quoique la plupart de ceux-ci fussent membres du *Komsomol* (Jeunesse communiste) beaucoup d'entre eux m'écoutaient volontiers lorsque je lisais dans ma Bible. De temps à autre, le N. K. V. D. [police secrète] perquisitionnait dans les chambres et enlevait tous les écrits ou autres objets défendus. Mes camarades m'avertissaient toujours à temps, me donnant l'occasion d'aller chercher ma Bible et les brochures que je recevais de la Watch Tower Society. Je les confiais à un de mes amis et comme il s'agissait du président du *Komsomol* pour notre atelier, la police ne le soupçonna jamais. J'appris bien mon métier que j'aimais, et au printemps de 1953, j'étais promu contremaître. Tout me souriait, semblait-il.

« Toutefois, en mai 1953, on vint m'arrêter au travail et on m'emmena à Minsk. Après un séjour de trois mois en prison, je comparus devant le tribunal. Là, je revis mon père, ma mère et ma sœur, également arrêtés. On nous accusa tous de « haute trahison » et de « collaboration avec le Service de renseignements d'une puissance étrangère ».

« Mon père fut déporté en Russie à perpétuité; Maman fut condamnée à vingt ans, ma sœur à quinze et moi-même à dix ans de travaux forcés. Depuis lors, je suis sans nouvelles de mon père; ma mère et ma sœur sont à la mine Brett à six kilomètres d'ici.

« Je crois que c'est tout car vous savez le reste. Peut-être avez-vous des questions à me poser? »

Que pouvais-je dire? Après quelques instants de silence, je demandai à mon jeune compagnon de m'expliquer ses croyances. Il me promit de le faire mais me demanda d'attendre jusqu'au lendemain car tous deux nous étions affaiblis par le manque de nourriture. Le vent du nord-est semblait être tombé mais la cellule était toujours glaciale.



Discussions sur la foi en cellule

Chaque jour, le jeune témoin Ukrainien s'entretenait avec moi de la Bible, de Dieu, des desseins divins et des témoins de Jéhovah. Parfois, nos discussions s'échauffaient, mais comme je n'avais jamais lu la Bible, je dus chaque fois m'incliner. Je ne comprenais pas comment quelqu'un de si jeune pouvait posséder tant de connaissances sur la vie. La conviction et l'équilibre mental de ce jeune homme étaient vraiment étonnants.

Une nuit, nous nous sommes mis à composer un poème intitulé: « A nos compagnons d'infortune! » Nous en écrivîmes les cinq strophes — quarante lignes en tout — avec du savon sur le mur de notre cellule. Ce poème constituait à la fois un reproche sévère à l'adresse de nos oppresseurs et un encouragement pour toutes leurs autres victimes. Il se terminait sur une note d'espérance, la véritable espérance divine pour les humains, celle du monde nouveau de justice et de droiture. En voici les derniers vers:

« Vos peines ont comblé la mesure.
Vos souffrances suppléent ce qui manquait
Pour remplir la balance de la Justice
Afin que Dieu déploie sa puissance,
En détruisant pour toujours tous les oppresseurs de l'humanité,
Préparant ainsi la voie au monde nouveau divin de droiture.
Chers amis, ne vous révoltez pas à cause de vos peines,
Elles se dissiperont aussi inévitablement que la brume devant la brise matinale.
Supportez-les courageusement — levez vos têtes! »

Le jour arriva finalement où le séjour au cachot de mon compagnon devait prendre fin; il y avait survécu! Un jeune lieutenant vint lui demander s'il était prêt à reprendre le travail. Calmement, le jeune témoin de Jéhovah lui répondit: « Je ne me suis jamais absenté du travail sans une bonne raison. Comme je l'ai déjà dit, si vous me rendez ma Bible, je retravaillerai, mais si vous ne me la rendez pas, je ne quitterai pas cette cellule. » Le visage du lieutenant s'empourpra; c'était sans doute la première fois qu'un prisonnier osait lui parler de la sorte. Il fit signe à deux soldats de tirer le jeune homme de force hors de la cellule. A travers la porte j'entendis mon ami leur dire, pendant qu'ils le rouaient de coups: « Que Dieu vous soit miséricordieux! »

La Watchtower à Vorkouta

Tard le même soir, on me transféra à l'infirmerie. Le lendemain même, le vieux Roumain me rendit visite. Il s'enquit de ma santé et, ayant appris que j'avais partagé une cellule avec son frère dans la foi, il m'interrogea à son sujet. Je lui ai tout raconté. Comme il me demandait si je voulais quelque chose à lire en Russe, j'acceptai avec plaisir. Il s'en alla mais revint quinze minutes plus tard avec un exemplaire du périodique *Watchtower*, autocopié et broché. Après l'avoir lu complètement, sans en passer un seul mot, je compris pleinement l'attitude du jeune Ukrainien et d'où lui venait son courage. Comment on s'y prenait pour faire circuler cette publication en Russie où un homme sur trois est un espion, dépassait déjà ma compréhension. Mais que l'on puisse lire ce périodique à Vorkouta, dans un camp de travail forcé où règne une discipline de fer, me semblait franchement incroyable. Et pourtant, j'étais bien là avec un exemplaire, proprement broché, en main!

Le 1er mars, je pus reprendre le travail. Mon ami était toujours au cachot, mais sa peine prit fin au début d'avril 1955 quand il fut transféré à l'infirmerie, ayant contracté une dangereuse inflammation des yeux qui le rendait presque aveugle. Il était rentré en possession de sa Bible. Je lui rendais visite tous les jours. Nous échangions des lettres et des cartes et je partageais avec lui mes colis. Il recevait régulièrement des nouvelles de sa mère et de sa sœur qui étaient manifestement des témoins dévoués, elles aussi.

Plus tard, nous assistions ensemble à des réunions qui se tenaient dans notre camp. J'appris avec étonnement qu'il comptait 122 témoins de Jéhovah et qu'il y en avait en tout plus de 1800, répartis dans tous les camps de Vorkouta. Mon ami et moi, nous nous voyions journellement et nous échangions souvent des pensées sous les rayons du soleil de minuit. Ce furent pour moi les beaux jours de ma vie au camp.

La liberté et les souvenirs

Un soir du mois d'août 1955, l'administrateur du camp me fit appeler dans son bureau et m'annonça que j'allais être relâché et rapatrié. Je pouvais à peine en croire mes oreilles! Bien que la pensée de quitter Vorkouta me remplit de joie, j'étais triste à l'idée de me séparer de mes amis. Le jeune témoin ukrainien écrivit quelques mots sur un morceau de papier qu'il me donna en souvenir de notre amitié profonde. Il m'exhorta à me mettre en rapport avec ses frères dans la foi lorsque je serais de retour chez moi et me pria de leur dire que tous les frères et sœurs à Vorkouta sont résolus de rester fidèles à Jéhovah quoi qu'il advienne. Il me chargea également de transmettre leurs salutations et l'expression de leur amour aux frères du monde entier.

Le lendemain matin, nous nous sommes embrassés et quelques instants après je laissai derrière moi ma vie de bagnard. La neige se mit à tomber; bientôt l'hiver recommencerait à Vorkouta. Trois semaines plus tard, je rejoignis ma mère en Allemagne méridionale et peu après, je rentrai à la maison. Ma première tâche fut d'écrire à mon ami ukrainien et de lui expédier plusieurs colis qui, je l'espère, lui sont parvenus.

L'œuvre des témoins de Jéhovah, et particulièrement le souvenir de mon jeune ami, me rappelleront toujours que le cauchemar des années passées à Vorkouta était une hideuse réalité, à la honte d'une des plus grandes puissances du monde, et pour sa perte.

Bien-aimés, ne soyez pas surpris, comme d'une chose étrange qui vous arrive, de la fournaise qui est au milieu de vous pour vous éprouver. Réjouissez-vous, au contraire, de la part que vous avez aux souffrances de Christ. (...) Si quelqu'un souffre comme chrétien, qu'il n'en ait point honte, et que plutôt il glorifie Dieu à cause de ce nom. — I Pierre 4: 12, 13, 16.

Les Témoins de Jéhovah prêchent par toute la terre

Inde

L'INDE est une vaste péninsule de près de 2000 kilomètres de long et de large. Elle compte 300 000 000 d'habitants dont la couleur, les coutumes, la langue et la religion varient selon la région. Dans certains endroits il règne une chaleur torride au mois de mai, et dans d'autres un froid intense en janvier. Pendant les trois mois que dure la mousson, les régions côtières méridionales reçoivent environ deux mètres cinquante de pluie. L'atmosphère chaude et humide rend les habitants indolents. Les caractéristiques physiques du pays influencent non seulement le tempérament du peuple indien, mais également la vie et l'œuvre des témoins de Jéhovah qui proclament dans ce pays la vérité de la Parole de Dieu, la Bible.

Les Indiens sont en général pauvres et même misérables. Souvent, ils ont l'esprit trop peu éveillé pour songer à autre chose qu'à leur subsistance quotidienne. Nombreux sont ceux qui ne disposent pour vivre que de l'équivalent d'environ 90 francs français par jour. Une enquête récente révéla que le revenu annuel moyen d'une famille de six personnes ne s'élève qu'à 44 000 francs français.

Les témoins de Jéhovah prêchent la Bible à ce peuple afin qu'il prenne connaissance des merveilleuses dispositions de Dieu, qui peut leur accorder la vie éternelle sur une terre édénique. Les Indiens désirent jouir de la vie dans la paix et la sécurité. Mais pour y arriver, ils ont beaucoup d'obstacles à surmonter car leur esprit est aveuglé par d'innombrables mythes et fausses doctrines qui leur ont dissimulé le vrai but de la vie. Ils sont pétris de superstitions et se cramponnent obstinément à des philosophies humaines et à des prédictions astrologiques plutôt que d'accepter les simples vérités bibliques.

Heureusement, il y a des exceptions. Beaucoup de ces humbles gens, parfois même des analphabètes, ont compris la vérité et se réjouissent à présent de la perspective de vivre dans un paradis terrestre.

Un Indien chrétien, aidé par six hindous analphabètes des deux sexes, exploitait une petite ferme de deux hectares et demi. Ce fermier entra en relation avec des témoins de Jéhovah dans une ville voisine et commença à étudier la Bible avec eux. Il fit part de ce qu'il apprenait à ses ouvriers. A l'aide d'un livre d'images bibliques, il leur montra l'histoire de l'humanité, telle que la Bible la relate, depuis le jardin d'Eden jusqu'à nos jours. Il leur expliqua en outre, le dessein de Dieu qui va créer une nouvelle terre de justice et d'abondance. Il ne s'agissait pas là d'une philosophie profonde, exigeant une instruction supérieure pour être comprise, mais d'un message simple, à la portée même de ces humbles travailleurs illettrés.

Ce message leur sembla si réconfortant qu'ils se mirent à l'annoncer à autrui. Ils ne disposaient d'aucun écrit, mais mus par leur dévouement à Dieu et à son royaume, ils employèrent leur langue efficacement en allant prêcher de village en village. C'est ainsi qu'ils annoncèrent la bonne nouvelle dans trente-huit bourgades. Lorsque le représentant itinérant de la Watch Tower Society leur rendit visite, il trouva soixante-huit personnes réunis pour écouter son discours. Vingt-cinq d'entre elles se firent baptiser pour symboliser leur don de soi à Jéhovah Dieu.

Ces hindous analphabètes devinrent des chrétiens zélés dont l'activité étonnait les autres villageois. Ils allaient deux par deux de maison en maison, parlant à tous ceux qu'ils rencontraient de Jéhovah et de son royaume. Les femmes aussi prêchaient de la sorte, même à des hommes, chose inouïe pour une villageoise indienne. Cette façon de faire leur attira d'ailleurs de grandes persécutions, mais Jéhovah leur venait toujours en aide.

Une assemblée récente des témoins de Jéhovah émut profondément un jeune Indien dont le père occupe une importante charge gouvernementale. Ce jeune homme, qui avait été élevé dans la croyance hindoue, assista un jour à un thé donné par des camarades de classe. Parmi les invités, se trouvaient quelques témoins de Jéhovah et à un moment donné, on en vint à parler de la Bible et de l'espérance du monde nouveau. Ce qu'il entendait sembla si raisonnable au jeune homme qu'il voulut en savoir plus long. Il demanda aux témoins de Jéhovah de l'aider à étudier la Bible.

Bientôt, cette étude lui inspira le désir d'annoncer, lui aussi, la bonne nouvelle du Royaume. Un jour, des relations de ses parents le virent occupé à prêcher, et avertirent son père. Le lendemain, celui-ci constata personnellement le fait, et au retour de son fils il le somma de se prosterner et de demander pardon pour avoir déshonoré sa famille. Comme le fils soutenait qu'il n'avait rien fait de mal, le père le mit dehors. Le jeune homme était pieds nus et en pyjama.

Trop timide pour éveiller une famille de témoins de Jéhovah — il était alors deux heures du matin — il se blottit dans leur automobile et essaya de dormir. Quand un domestique ouvrit la porte à 5 heures 15, il put raconter ce qui lui était arrivé. Les témoins de Jéhovah le recueillirent et lui donnèrent des vêtements et de la nourriture. Peu après, il se fit immerger. En relatant son expérience, ce jeune Indien se déclara l'homme le plus heureux du monde. En vérité, l'esprit de Jéhovah nous console toujours de nos souffrances.

Toute personne qui possède quelques connaissances des noms indiens, sait que la dénomination « Singh » indique que l'on appartient à la secte hindoue des Sikhs. Les adeptes de cette secte laissent pousser leurs cheveux et leur barbe. Cinq hommes du nom de Singh assistèrent à l'assemblée des témoins de Jéhovah; ils étaient rasés et avaient les cheveux coupés comme les autres assistants, car ils sont à présent des témoins de Jéhovah croyant aux vérités du Royaume et à la promesse d'une terre édénique. Trois d'entre eux sont même des ministres à plein temps.

L'œuvre des témoins de Jéhovah n'est pas spectaculaire. Elle consiste à répandre la semence de la vérité, à l'instar de Jésus et de ses apôtres. Certaines de ces graines prennent racine, croissent et deviennent des arbres portant des fruits à la gloire de Dieu et pour le réconfort des hommes.

Où vont les bébés qui meurent sans baptême?

BEAUCOUP des grandes religions de la chrétienté croient que l'enfer est un lieu de flammes éternelles où les âmes malheureuses sont tourmentées. Si vous partagez cette notion, il se peut qu'il vous soit impensable de poser la question de savoir si les bébés qui meurent sans baptême vont au ciel ou en enfer. Pourtant, ce fut exactement cette question qui, il y a un an, passionna l'opinion publique en Norvège et coûta leur place à quatre ecclésiastiques. Ces derniers maintinrent que les enfants qui meurent sans baptême ne vont pas dans un enfer de feu, tandis que la mission métropolitaine de Sunnmøre enseigne exactement le contraire. Quand toute entente devint impossible entre la Sunnmøre Indremisjon et les quatre ecclésiastiques, ceux-ci furent congédiés.

Les journaux s'intéressèrent à leur cas et écrivirent des éditoriaux propres à susciter la discussion. Par exemple, dans son numéro du 22 juin 1955, le *Dagbladet* d'Oslo qualifia de « révoltant » et de moyenâgeux le point de vue de la mission. L'éditorial de ce journal dit: « Il nous est impossible de comprendre pourquoi la mission fait de son Dieu un sadique cruel. C'est pourtant ce qu'elle fait par ses idées sur le baptême et les enfants. Nous n'arrivons pas à saisir le bien qui puisse résulter d'une telle prédication. Les gens de notre époque, en dépit de leurs croyances, ne peuvent qu'en être révoltés. »

L'éditorial du *Demokraten* de Fredrikstad qualifia la doctrine de « démoniaque », poursuivant: « C'est la chose la plus cruelle que nous ayons rencontrée depuis longtemps. Tout homme intelligent, malgré ses croyances, doit trouver cet enseignement révoltant. C'est du sadisme de la pire espèce. La gestapo se contenta de torturer des gens jusqu'à la mort mais la Sunnmøre Indremisjon voudrait condamner les enfants non baptisés aux supplices éternels. Ne se rend-elle pas compte qu'une telle croyance fait de Dieu un sadique dont la cruauté dépasse de loin tout ce que les hommes ont pu inventer? »

Le *Värt Land*, une publication religieuse, essaya d'excuser la mission, disant qu'elle était « liée par sa conception du baptême ». Voici l'étrange explication de ce journal: « Maintes fois l'on a écrit au sujet des enfants qui meurent avant d'être baptisés que Dieu n'est pas lié par le baptême mais que l'Eglise l'est. Du moment qu'elle croit en un Dieu d'amour et de justice absolue, l'Eglise luthérienne ne peut concevoir que les bébés non baptisés vont en enfer sans avoir eu la possibilité d'y échapper. Mais l'Eglise n'a pas à s'occuper de cette question. C'est le secret de Dieu. »

Devant cette confusion mêlée de crédulité, le *Dagbladet* répliqua: « Le lecteur rationnel doit interpréter cette explication comme suit: 1. Le point de vue de la mission est établi et sanctionné et aucun ministre ne peut s'en éloigner; 2. Tout le monde, y compris la mission elle-même, sait que ce point de vue n'est pas exact. (...) Mais il doit être prêché. Pourquoi? Parce que c'est pratique de pouvoir s'en servir comme argument pour menacer des âmes faibles et naïves. »

A cet éditorial, on peut ajouter ces questions: Pourquoi faire tant de bruit au sujet des bébés non baptisés si l'Eglise croit qu'ils auront l'occasion de parvenir au salut? Pourquoi terroriser les parents qui ne soumettent pas leurs enfants au baptême? Pourquoi congédier les ecclésiastiques qui ne peuvent avaler cette doctrine? On serait en droit de poser deux autres questions: Cette doctrine est-elle plus révoltante que celle de l'enfer de feu enseignée par les religions catholiques et protestantes de la chrétienté? Serait-elle plus sadique, plus démoniaque, parce qu'il s'agit d'enfants et non d'adultes? Difficilement.

Les Eglises se créent bien des ennuis par leur ignorance de la Bible et leur attachement à des doctrines païennes lugubres. Par exemple, elles enseignent que le baptême des enfants est une doctrine chrétienne. Or, elle est païenne. Elles menacent ceux qui s'opposent à elles de tourments éternels dans les flammes de l'enfer. Or, cette croyance est également païenne, car le vrai Dieu, Jéhovah, ne réserve pas une telle punition ardente aux âmes désobéissantes vivantes ou mortes. Elles enseignent que le baptême ôte le péché. Or, Jésus-Christ fut baptisé, lui qui n'avait point de péchés. Par conséquent, le baptême n'a pas pour but d'ôter les péchés. La Bible révèle clairement que c'est uniquement par le sacrifice de Jésus-Christ que l'on peut être libéré du péché et de la mort. Il est « l'agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde ». — Hébreux 7:26; Jean 1:29; Hébreux 9:24–26; I Jean 2:1, 2.

La Bible parle du baptême en rapport avec la conversion au christianisme et le don de soi-même qu'on fait à Dieu. On y trouve les expressions suivantes: « Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé »; « Ceux qui acceptèrent sa parole furent baptisés »; « Crois au Seigneur Jésus » et sois baptisé. Serait-il logique de penser qu'un bébé peut se repentir, comprendre la Parole de Dieu et parvenir à la croyance en Dieu et en Jésus-Christ? Bien sûr que non. Il faut une certaine maturité d'esprit pour comprendre le baptême. « Venez et discutons ensemble », dit Jéhovah. Il faut raisonner pour pouvoir saisir cette doctrine. Jésus ne fut baptisé qu'à l'âge de trente ans. — Actes 2:37–41; 16:30–33; 18:8; Isaïe 1:18, *Crampon;* Luc 3:23.

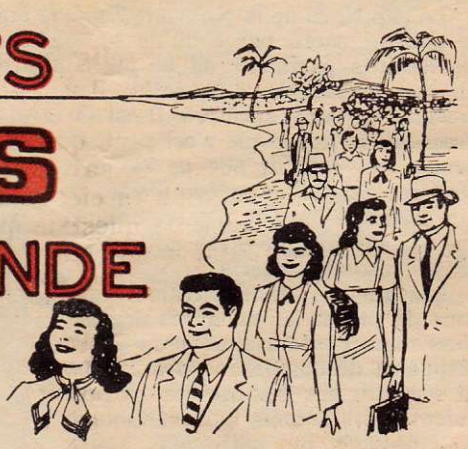
En général, on cite deux textes bibliques pour appuyer la doctrine du baptême des nouveau-nés: Marc 10:14 et Matthieu 18:3. Ces passages sont ainsi conçus: « Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les en empêchez pas; car le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent. » « Je vous le dis en vérité, si vous ne vous convertissez et si vous ne devenez comme les petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » Ici, il n'est nullement question du baptême des enfants. On amena les petits enfants à Jésus pour qu'il les bénisse. La Bible ne dit pas qu'il les baptisa. Jésus voulait simplement dire que si les adultes veulent parvenir à son royaume, ils doivent avoir l'esprit aussi ouvert et humble que celui des enfants.

Où donc vont les bébés qui meurent sans baptême? Aucun enfant, aucun adulte, baptisé ou non baptisé, bon ou mauvais, n'est jamais allé et n'ira jamais dans un en-

fer de feu. Pourquoi? Pour la bonne raison que voici: un tel lieu n'existe pas! La doctrine des tourments en enfer est d'origine païenne et n'a aucun fondement véridique. Matthieu déclare que lorsque Hérode, cherchant à tuer l'enfant Jésus, fit périr tous les garçons âgés de moins de deux ans dans la région de Bethléhem, ce fut là un accomplissement de cette prophétie de Jérémie: « Une voix a été entendue à Rama, des lamentations et des pleurs amers: Rachel pleurant ses enfants; elle refuse d'être consolée, parce que ses enfants ne sont plus. Ainsi parle Jéhovah: Retiens ta voix de gémir et tes yeux de pleurer, car ton œuvre aura sa récompense, dit Jéhovah; ils reviendront du pays de l'ennemi. Il y a de l'espérance pour tes derniers jours, dit Jéhovah, et tes enfants retourneront dans leurs frontières. » — Jérémie 31:15–17, *Crampon 1905*.

Les enfants de Rachel n'étaient plus dans ce sens qu'ils étaient morts. Dieu lui promit qu'ils reviendraient du pays de l'ennemi, c'est-à-dire, de la mort, et qu'ils retourneraient dans leurs frontières — la terre — par la résurrection. Voilà l'espérance de toutes les âmes, qu'elles soient baptisées ou non. — Actes 24:15.

LES PUISSANTS MAORIS de la NOUVELLE-ZÉLANDE



De notre correspondant en Nouvelle-Zélande

BIEN longtemps avant que Christophe Colomb ne traversât l'Atlantique vers l'hémisphère occidental, un groupe de voyageurs se mit en route pour franchir un autre grand océan et s'établir dans un lointain pays méridional. Ce pays était vanté par quelques explorateurs aventureux comme une contrée d'une beauté et d'une fécondité si grandes qu'indubitablement il devait être la demeure des dieux. Ces émigrants étaient des Maoris, un peuple rieur à la peau cuivrée. Ils voguèrent donc vers le paradis de leurs rêves, qu'ils appelaient *Aotearoa* (le pays du long nuage blanc).

Depuis qu'ils en avaient entendu parler pour la première fois, deux siècles s'étaient écoulés. Finalement, les Maoris transposèrent leurs rêves sur le plan pratique et commencèrent leurs préparatifs pour la grande migration. Ils construisirent des pirogues énormes, capables de contenir plus de cent personnes, et s'y embarquèrent. S'orientant uniquement grâce au soleil et aux étoiles, les émigrants laissèrent derrière eux *Hawaiki* (patrie légendaire des Polynésiens) pour traverser les quatre mille kilomètres d'océan qui les séparaient de leur cher *Aotearoa*. (Ce fut le blanc qui baptisa la nouvelle patrie des Maoris du nom de « Nouvelle-Zélande ».) Déviés de leur route par les courants marins, ballotés par les flots et les tempêtes, trempés par les pluies, manquant finalement de provisions et d'eau potable, ils se refusèrent néanmoins à remettre le cap sur leur point de départ. Les survivants, après une traversée qui leur sembla durer une éternité, débarquèrent enfin sur le sable étincelant du « long nuage blanc », qui se révéla un pays d'une beauté enchanteresse. Malheureusement, ils n'y trouvèrent pas la paix qu'ils espéraient.

Des jalousies et des torts imaginaires, engendrèrent de vives inimitiés entre les diverses tribus, qui engagèrent entre elles des combats sanguinaires (disons en passant que les Maoris sont des guerriers farouches et intrépides). Les combattants se faisaient toujours accompagner d'un prêtre-sorcier dont le devoir consistait à assurer le succès de la campagne par des incantations et des maléfices appropriés. Lorsqu'ils partaient en guerre, les Maoris offraient en sacrifice aux dieux, la première personne — fût-elle amie ou ennemie — qu'ils rencontraient sur leur chemin. Ils exécutaient aussi de sauvages danses guerrières au cours desquelles ils poussaient d'horribles hurlements destinés à épouvanter leurs ennemis. Les combats consistaient généralement en corps-à-corps, où ils se servaient d'un *patu* ou sorte de massue. Ils utilisaient également des épieux et des haches.

Le caractère de la guerre maorie ne se modifia que lorsque le blanc introduisit le fusil en Nouvelle-Zélande.

L'anthropophagie

Après le combat, les vainqueurs se livraient à des orgies, se régalant de la chair des victimes tombées au cours de la bataille. Oui! les Maoris étaient anthropophages et chez eux le cri de *umu* (au four) se faisait entendre très souvent. On raconte qu'après un affreux massacre qui eut lieu sur les rives du Tamaki, les vainqueurs se repurent de chair humaine jusqu'à ce que la puanteur des restes des cadavres en putréfaction les obligeât à quitter les lieux.

Cependant, il ne faut pas penser que les Maoris sont toujours féroces et cruels comme certains manuels d'histoire ont tendance à le faire croire. Ils ont, au contraire, un sens très vif de l'humour et lorsqu'ils se trouvent réunis, ils aiment rire et badiner. Les Maoris vivent en communautés dans des agglomérations appelées *pas*. Aux temps passés, les *pas* étaient entourés de larges fossés et d'une haute palissade. A l'intérieur de cette enceinte, se trouvaient les maisons ainsi qu'une grande place ou *marae*, où les habitants se rassemblaient pour écouter les chefs discuter les problèmes de la communauté. Le Maori est un orateur né, de plus sa langue est poétique et pittoresque. Aussi a-t-on vu souvent un guerrier éloquent enflammer ou apaiser à son gré les passions de ses auditeurs. Les anciens Maoris étaient sans conteste doués d'une prodigieuse mémoire car ils ne possédaient pas de langue écrite. Les archives familiales et les légendes n'étant consignées dans aucun livre, tous devaient les apprendre par cœur.

Les Maoris se révélaient également des sculpteurs émérites. Leur habileté dans cet art pouvait donner au bois l'aspect d'une véritable dentelle. Leurs armes, leurs maisons, leurs pirogues, bref, tout ce qu'ils possédaient, était sculpté à l'aide de ciseaux en jade. On peut dire qu'ils se sculptaient même le visage car ils se faisaient faire une sorte de tatouage extrêmement douloureux, mais qui leur conférait du prestige. Les dessins de ce tatouage étaient généralement en forme de spirales et donnaient aux hommes un aspect très féroce.

Une religion polythéiste

Ce peuple croyait à un dieu ou créateur nommé Io, invisible et au-delà de toute conception de l'esprit humain. Semblables en cela aux anciens Israélites, qui cessèrent de prononcer le nom de Jéhovah par crainte superstitieuse, les Maoris, pour la même raison, ne prononçaient que rarement le nom d'Io. Leur dieu soleil s'appelait Ra et leur dieu lune Marna. Ils avaient également des divinités de la guerre, de la paix, du ciel et de la brume. Ru, le dieu des tremblements de terre, bien qu'invisible, faisait sentir sa présence de façon terrifiante. Les esprits, croyait-on, erraient partout pendant la nuit et l'ocre rouge sacrée, les incantations et certains sorts, éloignaient les fantômes. Tout objet sacré ou interdit était « tabou »; la violation de la loi du tabou entrainait la mort.

Le cap Nord de la Nouvelle-Zélande était, pour les Maoris, un endroit sacré parce qu'ils s'imaginaient que les esprits des défunts partaient de ce promontoire pour retourner à l'île septentrionale d'*Hawaiki*, lieu d'origine de leurs ancêtres. Il est intéressant de noter que c'est précisément à cet endroit que se rassemblent les barges — espèce d'oiseaux migrateurs — avant d'entreprendre leur vol de quelque seize mille kilomètres jusqu'en Sibérie.

Les anciens Maoris avaient coutume de placer les cadavres des défunts dans l'enfourchure d'un arbre jusqu'à la décomposition des chairs. Ils recueillaient ensuite les os, qui étaient alors soumis à la cérémonie du *mahunga* ou nettoyage. Cette tâche macabre incombait au prêtre-sorcier qui, bien entendu, se faisait grassement rémunérer. Il raclait et polissait les os, les enduisait d'huile de requin et de graisse de pigeon, et les enveloppait dans du chanvre fraîchement préparé. Après un grand festin, on déposait ces restes, maintenant strictement tabou, dans une caverne sacrée.

La Salle du Royaume de Waima

Les Maoris regardèrent avec curiosité les premiers blancs qui foulèrent le sol d'*Aotearoa*. Par la suite, ils adoptèrent une attitude amicale ou hostile suivant le comportement de ces nouveaux venus. Probablement, les Maoris nourrissaient-ils toujours un certain ressentiment à l'égard de ces intrus et il n'est pas étonnant que quelques-uns de ces derniers aient fini leur carrière dans les fours indigènes. A ce propos, il paraît que la chair du blanc est moins estimée que celle de l'indigène, ayant un goût un peu salé.

Le capitaine Cook aborda la terre des Maoris en 1769. Il fut suivi par des baleiniers, des colons et des marchands. En 1841, le gouvernement britannique nomma le lieutenant Hobson premier gouverneur de la Nouvelle-Zélande. Des ventes et achats de terres furent effectués, certains équitables et d'autres beaucoup moins. Après que le fusil (apporté par le blanc) eut fait son apparition parmi les Maoris, les guerres entre tribus donnèrent lieu à d'horribles massacres, dont les premières victimes furent les indigènes qui n'avaient encore pu se procurer l'arme convoitée. Les Maoris étaient devenus une puissance avec laquelle il fallait compter. Quantité de récits témoignent de leur bravoure et même de leur conduite chevaleresque au combat.

De nombreux Maoris adorent le vrai Dieu

Aujourd'hui, de nombreux membres de cette race noble et intelligente, adorent leur Créateur, Jéhovah Dieu, refusant de se laisser entraîner dans le tourbillon des luttes et de l'agitation de l'ordre de choses actuel. Ces Maoris quittent les religions du monde pour saluer avec joie et enthousiasme le gouvernement du monde nouveau de Jéhovah, administré par son Roi, Jésus-Christ. Ils se vouent avec amour au service du Très-Haut, étudient diligemment sa Parole et, grâce à leur éloquence innée, deviennent des ministres compétents de la bonne nouvelle. Qualifiés pour l'œuvre de prédication, ils prêchent aussi bien aux *pakehas* (blancs ou étrangers) qu'aux indigènes, retenus captifs dans le monde de Satan. Leur zèle a d'ailleurs été amplement démontré par le fait que, de tous les groupes de témoins de Jéhovah en Nouvelle-Zélande, le premier à construire sa propre Salle du Royaume fut un groupe maori.

En effet, la Salle du Royaume de Waima, située dans l'extrême nord du pays, témoigne de la foi et du dévouement des frères maoris, qui élevèrent ce bâtiment sous la direction d'un ministre européen. Cette salle est un point de repère bien connu dans la localité, un témoignage à l'unité des témoins de Jéhovah qui ont réussi là où d'autres religions ont échoué.

En vérité, le Maori est allé très loin depuis son départ d'*Hawaiki* il y a six siècles. Aujourd'hui, on l'invite à faire un autre exode, c'est-à-dire à quitter le vieux monde pour rallier la société du Monde Nouveau. Toutefois, il ne peut se permettre de différer son départ, comme le firent ses ancêtres, mais il doit prendre sa décision dès maintenant, avant que la bataille d'Harmaguédon n'éclate et ne la rende trop tardive. Son nouveau voyage sera heureux car il aboutira au monde nouveau, où la vie éternelle dans une demeure vraiment paradisiaque récompensera tous ses efforts.

? CONNAISSEZ-VOUS LA RÉPONSE? ?

- Quelles attitudes opposées peuvent vous empêcher de vous faire une opinion juste? p. 3, § 3.
- En Amérique, quel est le rapport entre le nombre de tués sur les routes et le nombre de morts dans les principales guerres? p. 4, § 6.
- Que faut-il faire pour survivre à la vengeance divine qui s'exercera à la bataille d'Harmaguédon? p. 6, § 6.
- Comment est-on parvenu à extirper virtuellement la malaria dans l'île Maurice? p. 7, § 11.
- Les témoins de Jéhovah sont-ils fidèles à leurs croyances même dans le redoutable camp de travail russe de Vorkouta? p. 8, § 7.
- Combien de témoins de Jéhovah sont détenus dans le camp de Vorkouta à cause de leur religion? p. 10, § 6.
- Comment un fermier indien expliqua-t-il la Bible à ses ouvriers hindous? p. 11, § 5.
- Où vont les bébés qui meurent sans baptême? p. 12, § 10.
- Comment les Maoris émigrèrent-ils en Nouvelle-Zélande bien longtemps avant l'arrivée du blanc? p. 13, § 3.

Plusieurs sortes de colonialismes

Aujourd'hui, aux Etats-Unis et en U.R.S.S., il est à la mode de dire que l'ère du colonialisme est révolue. Mais ceux qui le disent entendent manifestement le colonialisme « vieux style », tel qu'il a été pratiqué par les Anglais, les Français, les Espagnols, les Hollandais, les Portugais, etc. Dans ce domaine, il est exact que depuis la dernière guerre, une vingtaine de pays africains et asiatiques, représentant à peu près le quart de la population du globe, se sont affranchis de ce qu'ils se complaisent à appeler « le joug colonial ». S'il est vrai que ce joug comportait une exploitation indéniable des indigènes et des ressources de ces pays, il est non moins vrai qu'en général il fut sensiblement allégé par le développement « colonial » de services médicaux, hygiéniques, sociaux, agricoles, etc., et tempéré par le dévouement d'humanitaires tels que le Dr Schweitzer. C'est donc l'ère de ce colonialisme-là qui, semble-t-il, est révolue. Mais est-il certain qu'il n'existe pas d'autres systèmes coloniaux? C'est ce que demandent bon nombre de commentateurs européens las d'entendre la propagande anticolonialiste des Russes et des Américains. Les satellites de l'U.R.S.S., disent-ils, ne sont-ils pas sous le joug d'un nouveau colonialisme encore plus despotique? Et n'existe-t-il pas un impérialisme économique américain qui domine certains pays tout aussi efficacement que s'ils avaient été annexés purement et simplement à la manière du colonialisme « vieux style »? Quand l'économie et la défense d'un pays dépendent entièrement des Etats-Unis, il ne peut pas se sentir libre d'adopter n'importe quelle politique étrangère, et même ses affaires intérieures sont surveillées de près par le Département d'Etat à Washington. Tel est le cas de certains pays au Moyen-Orient, en Amérique du Sud et au Pacifique. Le *New York Times* écrivit dernièrement à ce sujet: « D'une importance tout aussi grande (que le colonialisme) est ce que l'on pourrait appeler l'« impérialisme économique » lequel n'a aucun rapport direct avec la politique mais qui néanmoins réussit à influencer ou à dominer les régions arriérées qui, à une autre époque, auraient été annexées par les nations occidentales. (...) Le placement de capitaux dans les pays arriérés a une influence directe sur le pouvoir politique et sur la stabilité et la solvabilité des gouvernements de ces pays. (...) C'est pourquoi certains d'entre eux craignent qu'en acceptant des capitaux étrangers, ils ne perdent leur indépendance. » (*New York Times*, 5 août 1956). En effet, s'il est exact de dire que l'ère du colonialisme « vieux style » est révolue, il convient d'ajouter qu'il existe plusieurs sortes de colonialismes, et que les deux grandes puissances, tout en critiquant une sorte, en pratiquent d'autres.

Qu'est-ce que le canal de Suez?

La nationalisation du canal de Suez par l'Egypte a fait tourner les regards du monde entier vers cette voie d'eau que tout le monde connaît de nom mais dont les détails sont si peu connus. Qu'est-ce donc que ce canal qui a tant troublé le monde ces derniers mois? Promu par le Français Ferdinand de Lesseps, le canal — long de 168 kilomètres — fut inauguré en 1869. Reliant la Méditerranée à la mer Rouge, il abrège de 44 pour cent le trajet entre Londres et l'Inde. Jusqu'à la nationalisation, le canal appartenait à une société par actions internationale, la Compagnie Universelle du Canal Maritime de Suez, dont le siège est à Paris. Des 400 000 actions émises lors de la création de la compagnie, 200 000 furent achetées par des Français (non par le gouvernement français) et 96 000 furent retenues par le vice-roi d'Egypte, Saïd pacha, l'autre acheteur principal étant l'Empire Ottoman. Le conseil d'administration de la compagnie a toujours été international, les Français, toutefois, occupant la majorité des sièges. Le dernier conseil a été composé de seize Français, neuf Anglais, cinq Egyptiens, un Américain et un Néerlandais. D'où vient donc l'influence anglaise? Elle date de 1875. Saïd pacha, mort en 1863, ne vit pas la réalisation du projet du canal. Le percement eut lieu sous le règne de son neveu, Ismaïl pacha. Celui-ci ruina le Trésor egyptien et en désespoir de cause mit en vente les 96 000 actions de la Compagnie du Canal. Ce fut en novembre 1875, et il lui fallut l'argent immédiatement. Le premier ministre britannique, Disraeli, eut vent de l'affaire, mais il lui manquait le temps pour demander au Parlement les crédits nécessaires. Alors il eut une idée géniale lui permettant de conclure un marché qui depuis est devenu historique. Il réussit à convaincre la reine Victoira de l'importance des actions et, avec sa permission, emprunta vingt millions de dollars à la famille Rothschild et acheta au nom du gouvernement britannique non seulement les 96 000 actions egyptiennes mais 80 000 venant d'ailleurs. Depuis lors, le gouvernement britannique a augmenté le nombre de ses actions et, au moment de la nationalisation, détenait 44 pour cent du total. On comprend aisément pourquoi ce fut la France et la Grande-Bretagne qui réagirent le plus violemment quand le colonel Nasser annonça la nationalisation de la Compagnie du Canal de Suez. Toutefois, cette réaction s'explique surtout politiquement, et non financièrement. Car on a calculé que les premiers actionnaires ont reçu en dividendes huit fois la valeur de leur placement. En outre, les accords originaux prescrivent que le canal devienne la propriété de l'Egypte en 1968. Toute l'affaire de Suez est donc arrivée parce qu'un homme — pour des raisons de politique intérieure et extérieure — a voulu avancer de douze ans une mesure qui fut prévue il y a presque un siècle...

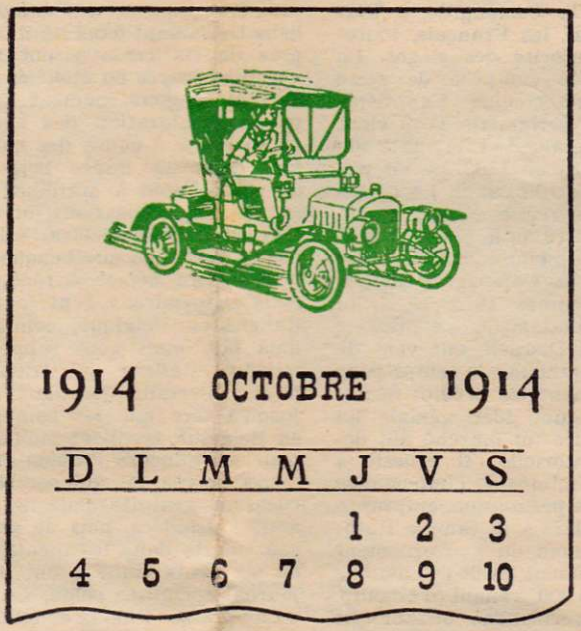
La sécurité minière — Un problème international

Pendant presque tout le mois d'août, les journaux racontèrent les péripéties de la catastrophe minière de Marcinelle, en Belgique. On lisait comment un incendie, probablement provoqué par un wagonnet qui — par suite d'une fausse manœuvre — aurait tranché un câble électrique de 3000 volts, a causé la mort de 261 mineurs. On suivait le récit de l'héroïsme des sauveteurs luttant vainement contre des murailles de feu et de gaz toxiques pour atteindre leurs camarades bloqués aux divers étages du puits, et celui des scènes déchirantes des femmes et des enfants qui attendaient derrière les grilles de la mine dans l'espoir de recevoir les bonnes nouvelles qui ne devaient jamais venir. On put noter la colère de la foule quand, en pleine catastrophe, l'Eglise vint célébrer la messe de l'assomption sur le carreau de la mine, un porion sommant les prêtres d'« aller prier dans leurs églises et de laisser les pauvres gens tranquilles ». (*Le Monde* du 17 août 1956.) Et cette colère devait bientôt prendre un aspect international, car la mine employait des hommes de huit nationalités différentes et chaque pays s'inquiétait du sort de ses ressortissants. Plus de la moitié des victimes de Marcinelle fut d'origine italienne et la presse et le gouvernement d'Italie furent particulièrement acerbes dans leurs critiques des mesures de sécurité des mines belges. Ils affirmèrent que durant les dix dernières années, des cinquante mille Italiens travaillant dans les mines en Belgique, près de six cents y ont trouvé la mort « brûlés, broyés ou étouffés ». Déjà au mois de mai, le gouvernement italien avait suspendu l'émigration des chômeurs italiens en Belgique à cause des conditions de travail dans les mines belges. Le désastre du mois d'août à Marcinelle semblait confirmer ces accusations, et le ministre italien du travail déclara: « Si nous n'avons pas la certitude que l'enquête sur la catastrophe sera menée à fond, non seulement nous suspendrons l'entrée des travailleurs italiens en Belgique, comme nous l'avons déjà fait, mais nous rappellerons tous les mineurs italiens qui travaillent dans ce pays. » Certains journaux italiens allèrent jusqu'à dire que les compagnies minières en Belgique prennent moins de précautions pour les mineurs italiens que pour les mineurs belges, ce qui semble être une accusation gratuite puisque durant les dix années écoulées, plus de sept cents Belges sont morts dans les mêmes mines où près de six cents Italiens ont perdu la vie. Le journal socialiste belge, *Le Peuple*, écrivit: « La presse italienne tout entière traite notre pays, ses dirigeants miniers, son organisation technique, avec un mépris et une violence tels que deux réactions seules sont possibles. Ou bien c'est la colère (...) ou bien c'est la honte. (...) Seule une enquête large et publique peut rendre l'honneur à notre pays et la sécurité à nos mineurs. » De son côté, le journal britannique *Manchester Guardian* déclara: « Les autorités belges espèrent attirer des mineurs d'autres pays, surtout de l'Espagne et de la Grèce. Mais les négociations à ce sujet n'ont guère de chance à progresser tant que les mesures de sécurité dans les mines belges ne seront pas plus rassurantes. » Mais quand on se rappelle que les plus grandes catastrophes minières depuis la guerre ont eu lieu aux Etats-Unis, en Grande-Bretagne, en Allemagne, en Italie, en Turquie et en Inde, on constate que la sécurité dans les mines est loin d'être un problème exclusivement belge. Il s'agit d'un problème international.

Les élections présidentielles aux Etats-Unis

Dans un mois, plus précisément le 6 novembre prochain, le peuple américain ira aux urnes élir son président. Les deux grands partis politiques ont choisi leurs candidats à la présidence et à la vice-présidence des Etats-Unis. Le parti républicain renvoie devant les électeurs l'équipe Eisenhower/Nixon qui lui donna la victoire en 1952. Le parti démocrate a retenu son

candidat principal de 1952, M. Adlai Stevenson, et a élu comme candidat à la vice-présidence M. Estes Kefauver. Ce sera donc de nouveau une lutte entre Eisenhower et Stevenson, comme en 1952. Toutefois, rien n'indique que la bataille électorale prendra les mêmes formes cette année que la dernière fois, ni que le résultat sera le même. La conjoncture aux Etats-Unis a sensiblement changé depuis 1952. A cette époque, le parti démocrate (celui de Roosevelt) avait été au pouvoir vingt années durant et l'électorat américain était curieux de savoir ce que l'autre parti ferait à sa place. De plus, et surtout, le général Eisenhower jouissait d'une popularité sans précédent dans l'histoire américaine. Or, « Ike » opta en faveur des républicains, et bien des démocrates abandonnèrent leur parti en 1952 pour voter pour leur « héro » — Eisenhower. Le feront-ils de nouveau cette année? Cela est l'un des impondérables des prochaines élections. Toutefois, la plupart des commentateurs estiment que l'état de santé du président Eisenhower inquiète les électeurs. Pendant les quatre années de son mandat, il a eu une sérieuse crise cardiaque, et il y a trois mois il dut subir une intervention chirurgicale urgente à cause d'une obstruction intestinale. Or, si le président américain vient à mourir, son vice-président lui succède automatiquement. Par conséquent, ceux qui voteront pour Eisenhower doivent être prêts à voir M. Richard Nixon accéder à la Maison Blanche. Mais M. Nixon ne jouit pas du tout de la même popularité que le président Eisenhower. Au contraire, il s'est fait une réputation comme défenseur de l'aile droite du parti républicain, et il est peu probable que les démocrates « infidèles » en 1952 veuillent le voir au pouvoir. Déjà les puissants syndicats ont pris position contre lui. Cependant, la popularité d'Eisenhower reste immense, et si l'électeur pro-« Ike » estime qu'il existe une bonne chance que son favori complétera un nouveau mandat de quatre ans, il est très possible que le président Eisenhower sera réélu. Tout indique que la campagne électorale tournera autour de la santé d'« Ike ».



Mais le mois d'octobre 1914 inaugura l'époque la plus merveilleuse de l'histoire. Pourquoi? Parce qu'à cette date le Christ commença son règne promis. Les conditions mondiales actuelles semblent-elles contredire cette affirmation? *Non pas si l'on est éveillé quant à la signification des événements!* Celle-ci est expliquée deux fois par mois dans le périodique

« Le BON vieux temps »

n'est q'un souvenir!

RÉVEILLEZ-VOUS!

Un abonnemnt d'un an ne coûte que 350 fr. français (50 fr. belges, 5 fr. suisses, 1 dollar canadien). Abonnez-vous dès aujourd'hui en écrivant à l'une des adresses ci-après.

Association « Les Témoins de Jéhovah » **3, Villa Guibert, Paris 16e**

(C.C.P. Paris 6072-27)

Veuillez m'abonner à « Réveillez-vous! » pour un an

Nom ..... Rue et No .....

Ville ..... Département .....

BELGIQUE: Watch Tower, 28, av. Gén. Eisenhower, Bruxelles 3 (C.C.P. 969.76). **CANADA:** Watch Tower, 150 Bridgeland Ave., Park Rd. P.O., Toronto 10. **SUISSE:** Watch Tower, 39, Allmendstrasse, Berne 22 (C.C.P. III 3319).